

Introduction

Cela étant posé, que signifie le Temps de l'Histoire pour Augustin ? Nous avons eu l'occasion d'en rappeler les données pour *Les Confessions*¹ : ce chef-d'œuvre de méditation sur l'Histoire individuelle se présentait déjà comme un miroir en abyme de l'Histoire Universelle que constitue ce monument qu'est *La Cité de Dieu*, dont nous allons brièvement rappeler les circonstances de la composition et le plan.

Les circonstances de la composition

On connaît les circonstances de la composition de cette œuvre monumentale — *magnum opus et arduum* —². Elles sont de deux ordres : d'une part, Augustin songeait, de longues années déjà avant de se lancer dans la rédaction de cette œuvre magistrale, à développer le thème des Deux Cités³ ; mais, d'autre part, l'occasion circonstancielle lui en fut donnée par le célèbre « Sac de Rome » du 24 août 410⁴.

Événement à forte charge symbolique que ce « Sac de Rome » par Alaric ! Événement au cœur de ce vaste épisode de l'histoire romaine qui se place sous le signe des grandes migrations de peuples venus de Scandinavie, tous mis sous l'appellation de « Barbares » !⁵

Et tout d'abord, il convient de distinguer soigneusement les différents peuples que l'on englobe sous cette même appellation.

D'origine indo-européenne, on trouve, en allant de l'Ouest vers l'Est : * Les Celtes, apparus au II^e millénaire en Europe Centrale ; * Les « Populations germaniques »⁶, que leur histoire postérieure permet de facilement subdiviser entre « Germains de l'Ouest » (Francs, Alamans, Suèves — dont les Marcomans constituaient un groupe important —, Angles, Burgondes/Burgondions, Saxons, Lombards, etc.) et « Germains de l'Est » (« Goths »⁷, Gépides, Vandales⁸, Hérules, Quades, etc.) ; * Viennent enfin s'ajouter les populations d'origine (indo-) iranienne : les

Sarmates — avec trois branches importantes : les Alains (dont les Skires représentent un rameau), les Iazyges et leurs parents, les Roxolans — ; les « Scythes » ; on ne saurait, enfin, dans l'énumération des dangers qui menaçaient l'Empire, oublier les luttes séculaires qui opposèrent à Rome l'Empire Parthe des Arsacides, puis l'Empire Perse des Sassanides qui évinça ce dernier.

Les Hsiung-Nu, quant à eux, sont à rattacher (?) à la famille des peuples asiatiques türko-mongols.

Les « Goths » : des Origines aux Premières Migrations

Le terme même de « Goths » est extrêmement ambigu : si l'on veut bien considérer, d'une part, la complexité qu'il y a à cerner les interactions entre les réalités que peuvent recouvrir les concepts de peuple, d'ethnie, de civilisation, de culture, etc., et, d'autre part, respecter fidèlement la succession chronologique des faits — qui viennent, par le processus de migrations successives et de conquêtes, modifier le contenu desdits concepts —, force est d'admettre que la prudence et la précision dans les dénominations ne sauraient être assez grandes en ce domaine⁹. Parmi les sources écrites anciennes, la plus complète — et relativement fiable à ce jour, après examen et confrontation avec les données archéologiques — est la célèbre « Histoire des Goths » de Jordanès, composée dans les années 550-551 de notre ère¹⁰. Toutes précautions prises, il semble bien que l'on puisse, dans une première phase de leur histoire, discerner trois étapes.

C'est donc de cette île de Scandie (*Scandza insula*), pour ainsi dire une fabrique de nations (*quasi officina gentium*), ou en tout cas une sorte de matrice de peuples (*uelut uagina nationum*), que, selon la tradition, les Goths sont jadis sortis sous la conduite de leur roi nommé Berig.

Voilà comment Jordanès présente les origines de ces peuples.¹¹

Suivirent les premières migrations. Même si l'on ne peut, comme Jordanès, faire remonter cette migration au II^e millénaire avant notre ère, les auteurs qui lui sont antérieurs signalent leur existence sur la côte Sud de la Baltique, dès le I^{er} siècle de notre ère. Qu'ils soient partis du Sud-Ouest de la Suède ou de l'île de Gotland, ils seraient arrivés sur le continent à la hauteur de l'embouchure de la Vistule — en un lieu qui prit le nom de Gothiscandie¹² —, puis se seraient dirigés vers celle de l'Oder¹³. Selon quel mode et dans quel dessein s'est faite cette première migration, voilà qui donne lieu depuis des décennies à des controverses complexes. Partis d'un ensemble concordant d'indices, les archéologues avaient établi,

dès la première moitié du ^{xx}^e siècle, l'existence, le long de la Vistule et dans ses alentours, d'une culture bien caractérisée, appelée « Culture de Wielbark »¹⁴. En tout état de cause, pour expliquer ces migrations, on ne saurait évoquer des problèmes d'ordre économique et encore moins démographique ; plus vraisemblablement, si l'on en croit Tacite évoquant la prestigieuse famille royale des Amales, il s'agirait d'une décision isolée prise par un groupe bien déterminé, à des fins conquérantes peut-être. Sur la « deuxième vague » migratoire, vers le Sud, les faits sont avérés. Peu avant 150, le roi Filimer prit l'initiative d'une migration vers le Sud-Est, en direction de la steppe pontique. En suivant les traces de cette « Culture de Wielbark », on suit assez bien le trajet de ce flux : bassin de la Vistule, cours du Boug occidental, flanc Sud-Ouest des Carpates, steppes de l'Ukraine et bassin du Dniestr moyen. Dans les années 230, les Goths constituent un véritable État entre les Carpates, le Don, la Vistule et la Mer d'Azov, au confluent de civilisations iraniennes dont ils empruntent plusieurs traits (cottes de mailles, costume royal iranien), ce qui expliquerait peut-être que les Anciens aient pu faire un amalgame entre les Goths et les Scythes...

Survinrent alors les premiers conflits avec Rome. La Frontière — symbolisée et concrétisée par le *limes* (la « muraille-frontière »¹⁵) — fut, dès les premiers siècles de notre ère, menacée, franchie bien des fois par des groupes forts divers, hétérogènes à souhait. Les heurts, souvent violents allaient se multiplier¹⁶. Puis, peu à peu, les affrontements s'espaçèrent. En 324-330, les Goths fournirent de la main-d'œuvre pour la construction de Constantinople¹⁷, et, par le traité - *fœdus*¹⁸ de 332, en échange d'annone, ils s'engagèrent à protéger le *limes*, et donc les rives du Danube, par un corps militaire de quarante mille soldats¹⁹.

Les « Goths » : les Premiers « Empires »

Lorsque les migrants arrivèrent en Russie méridionale, plusieurs peuplades variées s'y trouvaient déjà, sur lesquelles les sources écrites et archéologiques sont inégalement riches : peuplades d'origine iranienne surtout (les Scythes dits « tardifs » sur les bords de la Mer Noire ; les Alains et les Sarmates, dans la steppe et la forêt), d'origine thrace également, vers l'Ouest (Carpes²⁰, Daces, Peucènes²¹), et, dans la région du Dniepr, les Vénèdes/Vénèthes²² — ancêtres des Slaves —. Il s'ensuivit, outre des petits flux migratoires internes, tout un brassage, culturel, ethnique, social, voire commercial, et c'est de ce creuset de peuples et de civilisations, sans aucun doute dominés peu à peu par les nouveaux migrants, que surgirent lentement un Empire et une nouvelle Culture archéologique²³. Toujours

est-il qu'à partir des années 270²⁴, il conviendrait sans doute d'envisager deux entités, liées bien sûr, mais relativement autonomes : la nation orientale des Greuthunges (« Gens de la Grève »)/Ostrogoths, d'une part, et la nation occidentale des Tervinges (« Gens de la Forêt »)/Wisigoths²⁵, d'autre part. Appartenant à la famille des Amales (?), les rois ostrogoths, qui apparaissent sous le règne de Gordien, se rattachent à la figure légendaire d'Ostrogotha²⁶. D'autres noms — pas forcément de rois — nous ont été transmis : Kniva, vainqueur de l'Empereur Dèce ; Rausimuth qui lutta contre Constantin ; Ariarich, qui traita avec lui (en 336) ; Gerberich, qui, associé aux Tervinges - Wisigoths, vainquit les Vandales (en 340) ; et enfin, et surtout, émerge la figure d'Hermanaric (350-376), le dernier et le plus puissant des rois goths de cette période, qui, par une politique de conquêtes qui le fit surnommer « le Nouvel Alexandre le Grand »²⁷, étendit largement un « Empire »²⁸ — remontant vers le Nord-Ouest et vers le Nord-Est, jusqu'à la Bérésina ! —, auquel le premier flux migratoire des « peuples de la steppe »²⁹ mit un terme, en 376. L'illustre « Culture de Tchernjahov » s'identifie pratiquement avec celle de l'Empire d'Hermanaric, sur le plan géographique du moins³⁰ — d'une partie du Nord de la Mer Noire jusqu'aux steppes et forêts au Nord-Ouest de l'actuelle Ukraine —. Cette culture eut un rayonnement et un prestige extraordinaires, si l'on en juge par les ramifications que l'on en retrouve, même tardivement, dans les régions nordiques, celles-là d'où les premières colonnes migratoires étaient parties quelques siècles auparavant³¹. Il n'est pas impossible que la forte unité culturelle qui s'en est suivie ait contribué à la naissance du concept de « nation gothique », sans compter que surgit alors un nouveau type de « ciment culturel » : l'Arianisme.

L'Arianisme

On se rappelle comment est née cette doctrine dans l'Empire³² et quels conflits elle engendra, mêlant intimement théologie³³ et politique³⁴. On débatta encore longtemps de l'Arianisme des Goths et, plus généralement, des « Barbares ». Parmi les quelques données sûres du dossier, on sait que l'Arianisme commença à se diffuser d'abord timidement, surtout à partir de la consécration épiscopale de Wulfila³⁵, en 341. Ce dernier s'illustra par la célèbre traduction qu'il donna de la Bible (et particulièrement des Écritures chrétiennes) en Gotique — rameau oriental des idiomes germaniques —, dont il nous reste des fragments par le manuscrit dit *Codex argenteus*, conservé à Upsal³⁶. Comment et pourquoi l'Arianisme s'est-il ensuite diffusé si rapidement ? Les réponses que l'on pourrait

évoquer ne sauraient être que partielles, vu qu'elles seraient suggérées par des textes émanant de communautés « catholiques romaines ». En tout état de cause, ce furent d'abord les Wisigoths qui y adhèrent en nombre, suivis par les Vandales et bien plus tard (milieu du v^e siècle) par les Ostrogoths, les Gépides et les Ruges. Était-ce là un moyen de sauvegarder une certaine résistance à l'assimilation, comme on le dit souvent ? Et la liturgie en « langue vulgaire » aurait-elle été plus attirante ? Il est à craindre que l'historiographie contemporaine ne projette sur le passé une problématique anachronique. Il est, en effet, à peu près établi que la diffusion massive de l'Arianisme chez les Goths date de leur installation en Thrace et en Mésie, et de l'accueil favorable que leur avait réservé, dans un premier temps du moins, la Cour arienne de Constantinople³⁷. Tout au plus pouvons-nous signaler que ce fut surtout sous la domination vandale que les communautés catholiques romaines — principalement l'aristocratie foncière et la hiérarchie épiscopale — furent persécutées. Ailleurs et en d'autres temps, à de rarissimes exceptions près, les communautés ariennes constituaient des petits univers clos, juxtaposés, sans haine violente. Mais comment comprendre des situations aussi complexes ?

Du « Péril des Steppes » à Andrinople (9 août 378)

En tout cas, tous les accords politiques, plus ou moins fragiles, et conclus au cours des décennies précédentes, allaient bientôt être remis en cause, sous la poussée d'une autre fédération de peuples, venus des steppes de l'Asie Centrale, les Hsiung-Nu, dont la branche occidentale est célèbre, sous le nom de « Huns »³⁸.

Partis d'une région située entre le Lac Balkash et la Mer d'Aral (et peut-être aussi au Nord du Caucase, vers le II^e siècle de notre ère), ils franchirent la Volga, puis le Don, dans les années 370. Poursuivant leur route vers l'Ouest, dans les années 374-375, sous la direction de leur roi, ils écrasent l'Empire d'Hermanaric, qui, vaincu, se suicida ; son successeur fut tué au combat.

D'où un énorme flux migratoire, constitué de Goths — ceux que l'on allait appeler Ostrogoths et Wisigoths —, accompagnés de minorités d'Alains, de Skires, de Taïfales, d'Hérules, de Ruges..., venus demander asile à l'Empire, à l'automne 376. La majeure partie des migrants — surtout des Wisigoths —, sous le commandement du Wisigoth Fritigern, fut accueillie en Thrace³⁹, où leur misère et leur détresse furent exploitées par les trafiquants romains, cependant que l'autre partie des migrants — surtout des Ostrogoths —, remontée par la rive gauche du

Danube, s'installa, sous la direction d'Atharic, dans les Carpates et en Moldavie, se mettant sous « protectorat » hunnique.

En 377, les Wisigoths commencèrent à se révolter contre les conditions matérielles dans lesquelles ils étaient maintenus en Thrace. Ils franchirent le fleuve avec familles et esclaves. Mais, dans l'impossibilité de trouver du ravitaillement, bien vite ils succombèrent à la tentation du pillage, si bien que leur protecteur de naguère, l'Empereur d'Orient, Valens, se porta à leur rencontre ; Gratien, l'Empereur d'Occident, se préparait à lui venir en aide⁴⁰. Mais, sans l'attendre, Valens livra bataille, à Andrinople — l'ancienne "Hadrianopolis" — le 9 août 378. Ce fut la débâcle ; l'Empereur périt lui-même dans des conditions plus ou moins mystérieuses. On ne mesurera jamais assez le choc produit par cette défaite romaine sur les mentalités : cette « fin d'un monde » a très vite été perçue comme « la fin du monde »⁴¹, et il ne serait pas exagéré, me semble-t-il, de relier cet événement au renouveau de l'Apocalyptique⁴².

Mais voici que, choisi par Gratien pour succéder à Valens, Théodose suit une ligne politique différente, qui ne recueillera pas d'emblée tous les suffrages : par le *foedus* de 382, il réunit les débris de l'armée d'Orient, enrôle des troupes « barbares », accueille magnifiquement Atharic, exilé par les siens ; du coup, les princes wisigoths s'apaisent, concluent un accord avec Théodose et fournissent des contingents militaires importants à l'armée d'Orient. Faut-il rappeler que c'est avec leur aide — et tout particulièrement grâce à l'action militaire d'un certain... Alaric — que Théodose déjoua le plan d'usurpation du Rhéteur Eugène aidé par le Franc Arbogast⁴³, et qu'il remporta la victoire de la Rivière Froide - Aquilée (septembre 394) ? Ainsi donc, parallèlement, un nouvel espoir resurgissait çà et là⁴⁴ : les *Livres sibyllins* n'avaient-ils pas prédit l'Éternité de la Ville, et, relus à travers une nouvelle histoire, n'annonçaient-ils pas l'Éternité de la *Roma Christiana* ?

Il peut être passionnant de méditer comment un événement et ses conséquences peuvent engendrer deux courants idéologiques inverses...

Le « Passage du Rhin » (31 décembre 406)

Vers 396, les Huns occupèrent les terres de l'actuelle Roumanie, et débouchèrent sur la Pannonie. Quelques années plus tard, se constituera, sous la direction de leurs rois, Uldin puis Mundziuch — le père d'Attila —, un territoire véritable, des Alpes orientales à la Mer Noire, dont la culture et la civilisation reflètent des influences sassanides certaines.

Cette menace provoqua le grand déferlement du début du ^ve siècle. Sous la poussée des Huns, les Vandales, comme aussi bien d'autres peuples, remontèrent le Danube vers l'Ouest, bientôt rejoints par les Alains. Les Vandales étaient déjà bien connus de Pline l'Ancien⁴⁵ et de Tacite⁴⁶. Venus de Scandinavie et débarquant sur la rive Sud de la Baltique — Poméranie ou Poznanie ? —, ils se partageaient en deux branches : les Silingues — les plus nombreux de la Confédération —, résidant dans la région à laquelle ils donnèrent leur nom de Silésie et les Hasdingues, à l'aspect farouche⁴⁷ ; ces derniers, remontant le cours de la Vistule, habitèrent d'abord dans l'ancienne Galicie, puis descendirent dans la vallée de la Theiss, d'où ils firent des incursions en territoire romain, dès les années 171. Là encore, les conflits avec l'Empire étaient inévitables. Pour finir, Constantin accorda aux Silingues le droit de s'établir en Pannonie, sur la rive droite du Danube, en se soumettant aux lois impériales⁴⁸.

Ayant repoussé les propositions de Stilicon de s'installer en qualité de *fœderati*⁴⁹, et rejoints, en 406, par les Suèves et les Silingues, les Hasdingues, obliquant vers le Nord-Ouest, tentèrent de forcer le passage du Rhin, se heurtant ainsi aux Francs, alliés de Stilicon — le Régent de l'empire d'Occident —. Une partie des Alains, menés par Goar, fit défection ; Godagisel, le roi des Hasdingues, périt avec vingt mille hommes. Mais, en dépit de cela, le 31 décembre 406 — autre date emblématique, à défaut d'être véritablement historique ! —, Alains, Suèves et Vandales, franchissant — à la hauteur de Mayence ?⁵⁰ — le Rhin, « pris dans les glaces », fondent littéralement sur les Gaules⁵¹. On connaît mal leur itinéraire⁵². Toujours est-il que les témoignages littéraires abondent⁵³ : partout, des massacres, pillages, incendies ; la fin du monde est perçue comme toute proche, chacun se refermant sur son égoïsme⁵⁴, la mort rôdant partout, dans le bruit et la fureur⁵⁵. Voici qu'à l'automne 409, le flot de ces peuples, franchissant les Pyrénées, déferle vers l'Espagne⁵⁶. Par voie de tirage au sort, les Hasdingues occupent la Galicie orientale, les Silingues la Bétique, les Suèves la Galicie occidentale, les Alains la Lusitanie ; de confession arienne, ils entrent souvent en conflit avec le clergé catholique romain (on pense à Orose en particulier, qui dut s'enfuir précipitamment en Afrique), surtout que ce dernier est perçu comme lié à l'Empire... Mais, surtout, ils vont se heurter à une autre vague migratoire, celle des Wisigoths, qui entrera en compétition, si l'on peut dire, pour la possession des lieux. Et c'est ainsi que nous retrouverons les Vandales, au bord du Détroit, dans les grands préparatifs du « débarquement » en Afrique...

Mais durant toutes ces années, l'Italie allait connaître de terribles épreuves.

Le Sac de Rome (24 août 410)

Événement à forte charge symbolique que ce « Sac de Rome » par Alaric ! Né sur la rive gauche du Danube (ca 390), Alaric appartenait à la dynastie des Balthes. Il servit dans l'armée de Stilicon qui l'avait engagé pour combattre le Rhéteur Eugène associé au Franc Arbogast⁵⁷. Après la victoire de la Rivière Froide, Stilicon promit à Alaric — avec qui il avait signé en *foedus* en 392 — que son peuple — dont il devint le roi après 395 — bénéficierait de certains privilèges ; il lui promit également du ravitaillement pendant six ans, et le nomma, en 397, Maître de la Milice⁵⁸ de la Province d'Illyrie.

Mais les Goths, dans leur ensemble, restent impopulaires surtout dans l'Empire d'Occident⁵⁹ : d'une part, en raison de leur appartenance à l'Église arienne, ils sont détestés par Ambroise et les autres Évêques qui voient en eux une menace pour l'Empire et pour l'orthodoxie nicéenne ; d'autre part, Alaric et ses troupes se livrent à des pillages⁶⁰, à Corinthe, par exemple, et dans le reste de la Grèce (sauf Athènes), en Mésie, en Thessalie⁶¹. Convoitant l'Italie, Alaric laisse percer ses visées ambitieuses ; se croyant l'envoyé du Destin — à l'écoute d'une voix surnaturelle qui lui promet la possession de Rome dans l'année⁶²—, il arme ses troupes, passe par Hemonia, franchit les Alpes Juliennes et s'empare d'Aquilée en novembre 401⁶³. L'opinion publique en est toute retournée. Les riches enfouissent leurs richesses, des voyages s'organisent pour fuir en Sardaigne, en Sicile. Les séances de divination et de conjuration de prodiges⁶⁴ se multiplient.

Dès lors, rompant son alliance avec lui, Stilicon — qui, dès son voyage en Rhénanie, en 396, avait renouvelé les traités passés par les précédents Empereurs avec les Francs, les Alamans et autres peuples — marche contre lui et l'arrête à Pollenza, important carrefour de routes (Pâques 402)⁶⁵. Un compromis est conclu, mais Alaric ne lâche pas prise ; au cours de l'été 403, il marche sur Vérone, mais il est mis en fuite par Stilicon, qui continue à l'épargner, comptant toujours sur son aide éventuelle⁶⁶. Mais, effrayé devant la menace que font peser sur l'Italie les Ostrogoths — et autres peuples extrêmement divers — de Radagaise, qui, après avoir dévasté le Nord de l'Italie, marche sur Rome et assiège Florence⁶⁷, Stilicon s'était réfugié avec le jeune empereur Honorius à Ravenne, laissant ainsi le champ libre à Alaric. Radagaise fut arrêté par des troupes impériales composées de Wisigoths, d'Alains, voire de Huns ; assiégé dans Fiesole, il fut mis à mort, ses soldats furent réduits en esclavage (août 406). Stilicon triomphe, un monument est élevé sur le Forum, on chante victoire⁶⁸. Il n'empêche que Rome n'était plus défendue.

Le 31 décembre 406, date emblématique, elle aussi, c'est, comme on sait, la « grande déferlante » venue du Nord (Vandales, Alains, Suèves). L'usurpateur Constantin III est proclamé en Bretagne. Au printemps 408, Stilicon fait appel à Alaric qui lui réclame quatre mille livres d'or ; le Sénat refuse. Là-dessus, perçu par l'opinion romaine comme un traître à la cause impériale⁶⁹, Stilicon est assassiné à Ravenne, le 22 août 408, sur l'ordre d'Honorius pressé par son entourage. Craignant des représailles, les troupes de Stilicon rejoignent alors celles d'Alaric⁷⁰, et, prenant par Aquilée, Padoue, Crémone, puis par la *Via Æmilia* et la *Via Flaminia*, tout en contournant Ravenne, marchent sur Rome et l'affament (fin 408). C'est la panique généralisée ; à la demande du Préfet de Rome, Innocent I^{er} va même jusqu'à tolérer des sacrifices païens — du moins en privé —. On dépouille les temples païens de leurs trésors, on fait fondre la statue de la Déesse *Virtus*. Alaric, moyennant une énorme rançon et la libération de prisonniers — qui viennent grossir les rangs de son armée —, accepte de relâcher la pression et remonte vers la Toscane, attendant la suite des événements. Alors qu'il avait, dans un premier temps, refusé toute négociation⁷¹, Honorius accepte les conditions d'Alaric (cinq mille livres d'or ; trente mille d'argent ; quatre mille vêtements de soie ; trois mille peaux de bêtes teintes en pourpre et trois mille livres d'épices, selon l'historien Zosime), mais il lui refuse la direction militaire de l'Empire (février 409)⁷². Alaric exige sa destitution et fait proclamer l'usurpateur Attale⁷³ — récemment converti à l'Arianisme —, en décembre 409 ; mais à la suite d'un désaccord survenu à propos de la conduite politique à poursuivre, Alaric le destitue, en juillet 410, et vient, une fois de plus, en août 410, mettre le siège devant Rome⁷⁴ ; la famine est atroce, on enregistre même des cas de cannibalisme.

Alaric entre alors dans la Ville, le 24 août 410⁷⁵. Selon certaines rumeurs, ce fut la femme du Préfet de la Ville, catholique nicéenne, Anicia Proba, qui lui fit ouvrir la Porte Salaria, espérant sa clémence ; en vain⁷⁶. La Ville est saccagée durant trois jours, mais la tradition unanime rappelle bien que consigne fut donnée que les Lieux-Saints — comme les objets sacrés — fussent respectés ; parmi les otages emmenés par Alaric figurait Galla Placidia, la propre demi-sœur de l'Empereur⁷⁷. D'où une fuite apeurée vers l'Afrique, vers l'Orient ; les Lieux-Saints, les monastères, tel celui de Bethléem⁷⁸, sont pris d'assaut. L'impression laissée par cet événement dans les esprits fut considérable⁷⁹. Pour les « païens », Rome, la Ville des Jumeaux (Romulus & Rémus) s'effondrait pour avoir abandonné — voire expulsé !⁸⁰— ses dieux tutélaires⁸¹. Pour les Chrétiens, la Ville

des deux autres « Jumeaux » (Pierre & Paul) s'effondrait sous les coups de l'Hérésie⁸². Païens comme Chrétiens pouvaient s'approprier presque unanimement ce double cri de Jérôme :

Elle est conquise, la Ville qui a conquis l'Univers !⁸³
Horreur ! Horreur ! L'univers s'écroule !⁸⁴.

Même si, pour certains des contemporains, « il ne s'est rien passé (*nihil factum*) »⁸⁵ — à peine trouverait-on quelques traces d'incendie ! —, voire, les migrations massives des « Barbares » se présentaient comme une « occasion » pour le Christianisme de s'étendre en Orient comme en Occident⁸⁶, pour d'autres, la faute en revient à l'Empire chrétien qui a chassé de la Ville éternelle ses dieux protecteurs⁸⁷. Tout devient ainsi le signe du Châtiment divin : châtier de quoi ? Pourquoi ? Les arguments fusent, alimentent la polémique et l'Imaginaire de la Faute et de la Fin des Temps⁸⁸. Une fois de plus, l'Historiographie allait recomposer l'Histoire et marquer de son sceau, pour des siècles, son interprétation.

Pressé par ses amis⁸⁹, comment Augustin va-t-il, lui, présenter sa « Nouvelle Histoire » ? En anticipant, et pour résumer (bien trop) rapidement la thèse générale de *La Cité de Dieu*, rappelons la très belle définition que donne Augustin de ce qu'il appelle « Les Deux Cités » :

Deux amours ont fait deux Cités : l'Amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la Cité terrestre. L'Amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la Cité céleste.⁹⁰

L'Histoire Universelle — et celle de Rome doit y être incluse —, c'est celle de la naissance, du développement, des fins dernières des Deux Cités⁹¹. Mais, jusqu'au terme de l'Histoire, les Deux Cités sont inextricablement « mêlées » - *perplexæ, permixtæ*, en un mystérieux synchronisme, inscrit dans les mystérieuses strates les plus archaïques de la Protohistoire.

Le plan de l'œuvre

Augustin a pris soin lui-même de l'exposer à plusieurs reprises⁹² : la première partie est centrée sur la réfutation du paganisme, la seconde brosse une fresque magistrale que j'aime bien — pour des raisons évidentes — intituler « La Légende des siècles ». La composition et la publication s'échelonnent de 412⁹³ à 427.

| <i>I - X : « Réfutations des objections des impies »</i> | | |
|--|--|-------------|
| <i>I - V : La religion romaine et les biens temporels</i> | | |
| I-III De l'imperfection et de l'impuissance des dieux | I : Introduction II : Les misères intérieures III : Les misères extérieures ; <i>exempla</i> | (412-413) |
| IV-V L'accroissement des Empires | IV : Impuissance des divinités romaines V : Le plan divin sur Rome | (413-414) |
| <i>VI - X : La religion païenne et l'au-delà</i> | | (415-416) |
| VI-VII Le polythéisme | VI : La Théologie civile VII : Les « Dieux choisis » | |
| VIII-X Les conceptions religieuses et les grands systèmes philosophiques | VIII : La Théologie naturelle IX : Démons et Médiations X : Anges, Théurgie, Porphyre | |
| <i>XI-XXII : « La Naissance et l'enchevêtrement des deux Cités »</i> | | |
| <i>XI-XIV : La naissance des deux Cités</i> | | |
| XI-XII La Création : Anges et hommes | XI : Les Cités angéliques XII : La Création de l'Homme | (416-418) |
| XIII-XIV La Chute et la concupiscentia | XIII : La Chute, la Mort XIV : La Concupiscentia | (418-420) |
| <i>XV-XVIII : Le développement des deux Cités</i> | | |
| XV-XVII Une Histoire chronologique | XV : D'Abel/Caïn à Noé XVI : Du Déluge aux Rois XVII : Des Rois à Jésus | (420-423 ?) |
| XVIII Une Histoire synchronique | XVIII : Synchronisme des deux Cités | (423 ?-425) |
| <i>XIX-XXII : Les fins dernières des deux Cités</i> | | |
| XIX-XX Aux Temps derniers | XIX : Les Fins dernières XX : Le Jugement dernier | (425-426) |
| XXI-XXII La Rétribution finale | XXI : L'Éternité de l'Enfer XXII : La Résurrection | (426-427) |

Comme pour mieux nous aider à entrer dans la progression de son œuvre, Augustin, arrivé au terme de sa tâche, conseillait déjà à ses éditeurs de publier les vingt-deux Livres ou « Cahiers (*quaterniones*) »⁹⁴ soit en deux séries (Livres I-X & XI-XXII), soit, en la fractionnant davantage en cinq séries (Livres I-V ; VI-X ; XI-XIV ; XV-XVIII ; XIX-XXII), ce qui correspond exactement au schéma que nous venons de présenter⁹⁵. L'architecture générale est très claire. Elle aide efficacement à une lecture continue des vingt-deux livres, en permettant en particulier de mieux comprendre les (apparentes) digressions d'Augustin.

Une méthode de lecture

Dans ce premier volume, nous tenterons de considérer la manière dont Augustin (*re-*)*visite* l'histoire de Rome pour elle-même — essentiellement à travers les cinq premiers livres —, mais seulement telle qu'elle lui a été transmise par ses « *auctores* »⁹⁶. Il est évident que les méthodes utilisées tout au long de ces livres varient souvent d'un livre à l'autre : ainsi Augustin navigue-t-il d'un argumentaire philosophique et théologique, fondé sur des *exempla* (Livre I), à la diatribe sur l'immoralité des dieux (Livre II), avant de se lancer dans un parcours relativement plus fidèle à la chronologie (Livre III) et dans une réflexion sur le sens de l'Histoire de Rome, s'agissant des événements (Livres IV-V) comme de l'évolution de sa pensée religieuse et philosophique (Livres VI-X). Les répétitions ne manquent pas, les allusions non plus — certaines n'étant pas des plus transparentes —. Aussi bien, pour la commodité de l'exposition, avons-nous, ici, opté pour un parcours chronologique rapide ; tout en nous permettant d'échapper à la paraphrase et aux répétitions, ce rappel des principales pages de l'histoire romaine devrait nous permettre, semble-t-il, de mieux situer les choix spécifiques d'Augustin, et de mieux suivre les méandres et les « accents » de sa pensée ; mais cela ne nous empêchera pas, au terme du parcours chronologique, de tenter un coup d'œil un peu synthétique sur l'apologétique augustiniennne.

Dans les prochains volumes, nous tâcherons de présenter ce que nous serions tentés d'appeler « La Légende des siècles », telle que nous la décrit Augustin dans la « Chronographie » universelle qui occupe toute la seconde partie de *La Cité de Dieu*.